

## Du psychique, du spirituel, du religieux

Voici un titre d'une certaine façon trompeur. Il paraît annoncer quelque chose comme la confrontation de trois entités (le psychique, le spirituel, le religieux) dont chacune trouverait sa juste place en étant conceptuellement distinguée des deux autres. Quoique m'étant quelque peu frotté à la philosophie, je dois vous faire part de mon incompetence dans le maniement de telles et si larges entités dont je doute, par ailleurs, qu'elles renvoient à quelque chose d'un tant soit peu consistant. Aussi prendrais-je un chemin de traverse en me réglant, comme souvent, sur une certaine manière de procéder, celle que l'on a si justement appelée « penser par cas »<sup>1</sup>, une manière que je partage avec un autre de vos invités, Jacques Le Brun. Le cas, cette fois, m'est offert par l'argument écrit pour donner lieu à ces deux journées d'Espace et que donc chacun, ici, aura pu lire.

Cet argument a élu un propos de Lacan (13 avril 1976) qui, textuellement, disait ceci (il y a lieu de le reprendre un peu en amont, on en verra bientôt la raison) :

L'Autre de l'Autre, c'est ce que je viens de définir à l'instant comme, là, ce petit trou. Que ce petit trou à lui tout seul puisse fournir une aide, c'est justement en ça que l'hypothèse de l'inconscient a son support.

L'hypothèse de l'inconscient, Freud le souligne, c'est quelque chose qui ne peut tenir qu'à supposer le Nom-du-Père. Supposer le Nom-du-Père, certes, c'est Dieu. C'est en ça que la psychanalyse, de réussir, prouve que le Nom-du-Père on peut aussi bien s'en passer. On peut aussi bien s'en passer à condition de s'en servir.

Y-a-t-il là, dans ces derniers mots, un savoir si certain, au point que l'on pourrait en tirer une règle pour l'exercice analytique ? L'argument propose une telle règle en avançant qu'il y aurait une « nécessité de soutenir ces “noms du père” », autrement dit en interprétant ainsi le fameux « s'en passer à condition de s'en servir ». Bien entendu, on aura lu dans ce texte l'écart subtilement et justement instauré entre le « Nom du Père », d'abord présent (même si les deux tirets reliant les trois mots ont été omis) et les « noms du père » où, cette fois l'on trouve un pluriel porté sur « noms », tandis que « nom » et « père » perdent leur majuscule. Un minuscule nom, un minuscule père.

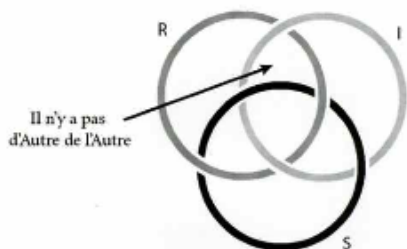
Toutefois, est-ce suffisant pour permettre que l'analyse s'ébroue de la religion, y compris de l'insidieuse religiosité psychanalytique ? Pour ma part, j'en doute. Et ne

---

<sup>1</sup> Jean-Claude Passeron et Jacques Revel (sous la dir. de), *Penser par cas*, Paris, Éditions de l'EHESS, 2005.

doute pas moins de la confiance que l'argument accorde à ce propos de Lacan, ce dernier ne la méritant pas. Il y a plus, elle l'encombre, même si, vivant, il se serait bien gardé de le signaler. Hormis le privilège accordé au nœud borroméen à quatre ronds de ficelle, qui ne va certes pas topologiquement de soi, je ne relèverai qu'un trait attestant le caractère problématique de cette déclaration de Lacan. Freud n'a certainement pas « souligné », comme Lacan le prétend ce jour-là, que l'hypothèse de l'inconscient ne tient qu'à « supposer le Nom-du-Père ». Et pour cause : on chercherait en vain ce Nom-du-Père chez Freud.

Ce n'est donc pas de ce propos de Lacan tout à la fois à l'emporte-pièce et obscur que l'on peut, tout au moins à première vue, espérer un certain secours. On le trouvera bien plutôt dans ce qui fut dit juste avant et qui, cette fois explicitement, est présenté comme une aide, à savoir ce « petit trou », ici signalé comme celui de l'Autre de l'Autre, ailleurs comme l'absence de jouissance de l'Autre, ailleurs encore comme « il n'y a pas de rapport sexuel ». C'est lui, ce trou, est-il dit, qui donne son « support » à l'hypothèse de l'inconscient (laquelle est donc en quelque sorte seconde, voire facultative (d'autant que, l'année d'après, Lacan fera valoir « l'unebévue » en lieu et place de l'inconscient et, plus avant, le parlêtre), tandis que le trou dont il est question est, lui, réel. Et c'est un nœud borroméen à trois, non pas à quatre, qui a bordé le site de ce trou, lequel, en outre, n'est pas celui, central, que l'on retient habituellement.



Cette triple et équivalente inexistence de l'Autre, de sa jouissance et du rapport sexuel qui réside dans un unique et « vrai trou », qui ne peut, pour chacun, qu'être conquise, offre le seul réel appui susceptible de dégager l'analyse de sa prise aussi bien dans le psychique que dans le religieux. Comment cela ?

J'ai avancé, en 2007<sup>2</sup>, qu'il y fallait un troisième terme, un troisième ordre des choses susceptible, en s'insérant entre les deux, tel un coin fendant une bille de bois,

---

<sup>2</sup> Jean Allouch, *La Psychanalyse est-elle un exercice spirituel ? Réponse à Michel Foucault*, Paris, Epel, 2007.

d'écarter du champ freudien (un champ qui n'est donc ni « lacanien », ni « psychanalytique ») aussi bien le psychologique que le religieux. Ainsi ai-je été amené à présenter ce qui pourrait être reçu comme une spiritualité proprement analytique.

Ternariser les problèmes, les prendre autrement que sous l'angle (freudien) du conflit, cela, Lacan n'a cessé de le faire à partir de 1953<sup>3</sup>. Il est même possible de lier le ternaire psychique/spirituel/religieux à un autre ternaire, lui de Lacan. En effet, tandis que le psychique participe de la jouissance phallique et le religieux de ce qu'il appelait « jouissens », le spirituel relève de la jouissance de l'Autre, celle qui n'existe pas, mais qui n'est pas pour autant sans consistance tout à la fois réelle et imaginaire. En témoigne, notamment, le fait que Lacan ait aperçu que, s'il y avait une seule preuve de l'existence de Dieu, ce serait qu'Il jouisse – Jean-Luc Marion, avec qui Espace m'a fait l'honneur de partager cette tribune et à qui l'on doit l'ouvrage *L'Idole et la distance* auquel j'ai consacré un chapitre de *Prisonniers du grand Autre*<sup>4</sup>, ne manque d'ailleurs pas d'entendre, quoique fort timidement et sans s'interroger plus avant, « un hurlement de jouissance », dans le « C'est accompli » du crucifié<sup>5</sup>. « Prisonniers du grand Autre », la formule peut être reçue comme un facteur commun de la psychologie et de la religion.

On a, dirais-je, besoin de cette spiritualité proprement analytique (d'admettre qu'il s'agit de cela dans l'analyse, de l'envisager, d'en étudier les arcanes) car elle seule peut permettre à l'analyse d'être, ainsi que Lacan l'avait, « du même côté que la religion » sans pour autant devenir elle-même et comme à bas bruit une religion, autrement dit sans être tout entière prise dans l'empire du sens<sup>6</sup>. À l'analysant, que propose-t-on ? Non pas « Dites ce qui vous vient au psychique » (ou « au mental »), pas non plus « Dites ce que vous croyez », mais « Dites ce qui vous vient à l'esprit » (en anglais « *Tell me what comes to your mind* », en allemand « *was immer ihm dann in den Sinn Kommt* »).

Le « pousse-toi de là que je m'y mette » que le spirituel est susceptible d'opérer à l'endroit du psychique selon la modalité où il insiste dans l'analyse (à savoir psychopathologique) fait sans doute moins difficulté qu'avec le religieux. Tout au

---

<sup>3</sup> Jacques Lacan, « Le symbolique, l'imaginaire et le réel », conférence prononcée le 8 juillet 1953 pour ouvrir les activités de la Société française de Psychanalyse.

<sup>4</sup> Paris, Epel, 2012.

<sup>5</sup> Jean-Luc Marion, *L'Idole et la distance*, Paris, Grasset, 1977, p. 222.

<sup>6</sup> Rien à voir avec *L'Empire des sens*, de Nagisa Ōshima, titre d'un film que Lacan commente après l'avoir visionné, en 1976, en projection privée.

moins notera-t-on que cette mise sur le bas-côté de la psychologie a déjà été pensée et voulue, et pas tout-à-fait par n'importe qui : Wittgenstein, Heidegger, Canguilhem, Granger, entre autres. Quant à lui, Michel Foucault, en s'étant manifesté par un certain nombre de déclarations, notamment lors du décès de Lacan, permet d'apercevoir que c'est seulement en optant carrément pour Lacan, ainsi que l'a fait l'argument de ce colloque, que l'analyse peut se concevoir et s'exercer comme un exercice spirituel.

Foucault n'avait guère la psychanalyse à la bonne et, souvent, pour de fort justes raisons. Son intérêt pour la folie, constant, soutenu une vie durant, cet intérêt dont il n'ignorait pas qu'il était aussi personnel, c'est à Binswanger (qu'il traduit) plutôt qu'à Freud qu'il s'en alla chercher de quoi l'éclairer, à la *daseinsanalyse* plutôt qu'à la psychanalyse<sup>7</sup>. Encore tout jeune philosophe, il remarque que

Ce que veulent déterminer les psychiatres comme Bleuler, ce sont les modifications apportées par la maladie au monde du sujet ; ce qu'ils décrivent ce sont des processus [...]. Un monde normal est présumé et le monde morbide est analysé sur le mode de la soustraction.

N'est-ce pas précisément cette même façon réparatrice de raisonner que l'on retrouve chez Lacan avec cette quatrième corde censée réduire un défaut du nœud borroméen ? Ici et là, la manière de poser le problème est si proche, sinon identique, que je ne vois pas comment l'on pourrait plus longtemps éviter de se poser la question. La *daseinsanalyse* met en œuvre un autre abord de la folie, elle refuse (selon Foucault)

de demander compte de cet univers [celui du malade] à la maladie pour en chercher le fondement dans le malade lui-même ; et *non pas en tant qu'il est malade* [je souligne], mais en tant seulement qu'il est homme, qu'il est existence, *qu'il est libre* [je souligne]. Le monde d'un homme malade n'est pas le processus de la maladie, c'est le projet de l'homme [...]<sup>8</sup>.

Au cœur et au creux d'une aliénation qui, vue de l'extérieur, apparaît la mieux caractérisée, le sujet exerce sa liberté. La psychiatrie moderne a délaissé l'aliénation, devenue une vieillerie dès lors que l'on s'est mis, à la suite de Jean-Pierre Falret et de son abandon de la fonction « secrétaire de l'aliéné » au profit d'une nosographie psychiatrique, à accueillir l'aliéné comme un malade mental. L'aliénation refait surface dans le séminaire de Lacan *La Logique du fantasme*. L'aliénation, c'est-à-dire la liberté, pas l'une sans l'autre. Concevoir l'analyse comme un exercice spirituel est très exactement cela : aller au-devant de l'analysant en tant qu'il exerce sa liberté jusque dans les plus fâcheux déboires de son existence. Semblable en cela à tout un chacun, l'analysant ne se résume pas en cet être ployant sous la nécessité (*ananké*) que décrit

---

<sup>7</sup> *Foucault à Münsterlingen*, sous la dir. de Jean-François Bert et Elisabeth Basso, Paris, éd. de l'EHESS, 2015.

<sup>8</sup> *Ibid.*, p. 126. La récusation foucauldienne du « processus » n'est pas moins nette dans la thèse de Lacan.

parfois Freud. Il reste un être qui exerce sa liberté et c'est seulement en l'accueillant en tant que tel qu'une analyse a quelque chance d'opérer.

Accueilli par l'asile cantonal de Münsterlingen le 3 février 1954, Foucault assiste au cortège de carnaval au cours duquel les fous font les fous, tandis que les soignants eux aussi se déguisent, participent à l'événement. Hommes et femmes sont ce jour-là mélangés ; les enfants aussi sont de la fête. On est sorti de l'asile, on parcourt les rues. En l'année 2014, une *mad pride* a vu le jour à Paris. Parce qu'elle fut centrée sur des revendications par ailleurs souvent légitimes, on ne peut admettre qu'elle renouvelle le carnaval de Münsterlingen. La revendication réduit la fête à la portion congrue ou, pour le dire plus nettement, l'empêche – un peu comme si l'on versait un demi-litre de lait dans la casserole où mijote un civet de lièvre<sup>9</sup>. La fête des fous reste, ici, à inventer, où tel se déguiserait en « dame Largactil », tel autre (un enfant) en Ritaline, tel autre en Lithium ou en électrochoc, tel autre en chambre d'iso ou en UMD, ou en chef de pôle. Ce carnaval des fous avec leurs soignants et leurs administrateurs pourrait d'ailleurs être financé par la sécurité sociale qui, grâce à ce moment où chacun se lâche, économiserait bon nombre de journées d'hospitalisation.

Foucault a repéré quelque chose de cet ordre chez Lacan-le-clown, l'histrion, le dandy construisant son personnage<sup>10</sup>. Et, dirais-je, cela lui a convenu. Lire Lacan, c'est non pas assister mais participer à un carnaval, autrement dit le recevoir dans son propre sérieux, qui ne relève pas du tragique.

On aurait quelque difficulté à recenser l'ensemble complet des personnages qui défilent chez Lacan et que, tel un grand couturier, il a habillés avant de les lancer dans les rues du savoir. Il y a là, tout au moins au début, le groupe incomplet des figures diagnostiques, le paranoïaque, l'hystérique, l'obsessionnel, le phobique, le pervers – « incomplet » car le schizophrène et le mélancolique n'ont guère été vêtus. Le carnaval lacanien les met sur un même pied d'égalité avec ces autres êtres, eux aussi fabriqués,

---

<sup>9</sup> Les mots d'ordre revendicatifs (le « message » que l'on souhaite faire passer) plaident en faveur d'une autre psychiatrie sans pour autant cesser d'en appeler à une prise en charge de la folie par une médecine mentale. Exemples : la demande d'un « plan national schizophrénie », « Je ne suis pas fou, j'ai une dépression », ou encore « De l'écoute, pas des gouttes ». À la différence du carnaval des fous de Münsterlingen, les soignants ne participent guère au défilé, confirmant ainsi les mots d'ordre qui reconduisent la différence soignant/soigné.

<sup>10</sup> On m'a récemment rapporté un bon mot, à joindre à ceux que j'ai recueillis et publiés. Lacan a donné rendez-vous à cette personne qui maintenant l'attend un temps suffisamment long pour que lui vienne à l'esprit la réflexion suivante : « Mais ne m'a-t-on pas dit qu'il faisait des séances extrêmement courtes ? » Quelques minutes plus tard, Lacan se montre enfin, radieux, accueillant ainsi son hôte : « Désolé de vous avoir infligé cette attente, j'étais avec mon coiffeur. »

que sont la mère (à l'occasion toute-puissante), le père (il y en aurait trois, l'un réel, l'autre imaginaire, le troisième symbolique), l'enfant, le maître, l'analyste (trois catégories : les suffisances, les petits-souliers, les béatitudes), l'universitaire, le philosophe, l'artiste, etc. On distingue, toujours à égalité de traitement carnavalesque, un troisième groupe composé de gens que dessine, que croque la parole ou la plume de Lacan ; il est composé de tous les auteurs qu'il mentionne, par exemple Melanie Klein la tripière, et bien d'autres qu'épingle son ironie parfois dévastatrice et dont Freud, à l'occasion, a pu faire les frais. Un quatrième groupe se laisse distinguer pour cette raison qu'il a donné lieu à l'invention, tard venue, d'un registre sexuel spécifique, différent de ce que l'analyse (Lacan inclus) entendait jusque là sous le terme de « sexualité ». Ceux-là vont par deux, tout au moins le croit-on : homme/femme, mâle/femelle, bonshommes/bonnes femmes, *vir/virgo*. Enfin, on n'oubliera pas Lacan lui-même, déguisé en Lacan, heureux comme un pape au milieu du défilé<sup>11</sup>. Ce registre est celui-là même, ironique, que décrit David Halperin en observant que toute réunion de gais conforme à ce que les participants en attendent se doit de comporter deux personnages pour partie antithétiques : le beau mec et la folle furieuse<sup>12</sup>.

Au carnaval des fous, Foucault se trouve de plain-pied avec Lacan. On s'étonnera moins, dès lors, qu'il ait pu déclarer à la mort de Lacan qu'il l'avait croisé sur une question précise et précisément caractéristique de la spiritualité : que doit être le sujet pour qu'il ait accès à la vérité<sup>13</sup> ?

Foucault et Lacan convergent sur la réponse. Ce ne saurait être le sujet de la métaphysique, mais un sujet en devenir, ne cessant de se produire comme autre que lui-même. Foucault s'en tient là, et nul ne saurait lui en faire grief. Lacan pousse ses pions un cran plus loin, un cran de trop, jugerait sans doute Foucault. Un cran dont on ne saurait affirmer sans plus qu'il le tient de son expérience de l'analyse, quand bien même celle-ci a contribué à ce qu'il se mouille ainsi. Il affirme que sa liberté, le sujet ne la conquiert pas seulement en étant en mouvement, en permanente transformation, mais qu'elle prendra corps ou, pour mieux dire « chair », qu'elle s'incarnera lorsque ce sujet, au terme de son parcours, se trouvera réglé sur l'inexistence de l'Autre qui est aussi l'absence de la jouissance de l'Autre et celle du rapport sexuel.

---

<sup>11</sup> Quelque chose de cet ordre a été approché, un temps, lors du congrès dit de la Grande Motte.

<sup>12</sup> David Halperin, *L'Art d'être gai*, trad. de l'anglais (États-Unis) par Marie Ymonet, Paris, Epel, 2015.

<sup>13</sup> Michel Foucault, *L'Herméneutique du sujet, cours au Collège de France. 1981-1982*, Paris, « Hautes-études », Gallimard, Seuil, 2001, p. 30.

Aucun dieu, jamais, ne saurait se loger, ni être logé dans un tel trou.

VOICI LE TEXTE DE L'ARGUMENT CI-DESSUS DISCUTÉ :

□

Notre siècle voit coexister un éloignement de la croyance religieuse avec des retours brutaux de son invocation politique. Il est apparu que ce qui pour certains n'avait pas d'avenir en un siècle athée, et qui pour Freud était une illusion, a bel et bien un présent. La psychanalyse mesure selon ses concepts la place du fait religieux pour l'être parlant, elle en pèse le poids, étudie les ressorts de la croyance, évalue les conditions de l'athéisme. Lacan en a analysé la fonction centrale dans la subjectivité et constaté que ses différents registres imaginaire, symbolique et réel sont noués ensemble en s'appuyant sur un quatrième terme, le Nom du Père, tel que Dieu notamment en assume la fonction dans les institutions du langage. De sorte que notre expérience, de sujet comme de société, ne saurait s'en passer qu'à la condition de savoir s'en servir, c'est-à-dire assurer autrement les structures qui font tenir ces différents registres ensemble.

Dans l'expérience analytique, avec les enfants comme avec les adultes, dans la névrose comme dans la psychose, on mesure la nécessité de soutenir ces « noms du père » susceptibles de le faire. On propose dans ces Journées d'évaluer ce que l'élaboration psychanalytique observe du fait religieux et reconnaît comme efficace structurel susceptible d'assurer les fonctions nécessaires à la construction du sujet, que cela accompagne ou non une croyance religieuse, laquelle peut aussi bien participer à une structure efficace qu'être utilisée comme ravage.